

Article

« Ponge penseur? »

Paul Léonard

Études françaises, vol. 17, n°1-2, 1981, p. 99-110.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036731ar>

DOI: 10.7202/036731ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Ponge penseur?

PAUL LÉONARD

Du «parti pris des choses» au «compte tenu des mots», la critique pongienne s'est bien souvent contrainte à l'alternative. Elle n'a peut-être pas toujours su être à l'écoute de cette osmose, tant recherchée par le poète, du mot et de la chose et des conséquences extrêmement positives qu'elle peut entraîner dans nos rapports au langage comme dans notre relation au monde. D'une lecture tel-quelliste, phénoménologique, existentialiste ou surréaliste, l'œuvre pongienne ne sort mutilée de ce qui fait sa singularité : à savoir cette interpénétration de l'écriture et de la matière qui confère à l'action contemplative du poète un caractère irrécupérable et inaliénable. Le texte pongien, on le sait, a subi toutes ces récupérations sans qu'aucune n'ait vraiment «réussi» à le contenir. De par cette qualité même, l'œuvre traîne une morale dont on n'a pas encore saisi toute l'originalité.

C'est par une prudente lecture de ce qu'on peut appeler «la pensée pongienne» que s'ouvre peut-être entre la chose et le mot un terrain de «réconciliation», fidèle à la volonté morale du poète. Certes, il est bien difficile, chez Ponge, de faire la part entre la théorie et la poésie. Dans tout poème pongien s'inscrit une volonté théorique. Dans tout écrit théorique ou toute parole idéologique résonne une volonté poétique. Tenter d'établir, comme on le veut ici, l'itinéraire d'une pensée à partir de ces brèches théoriques qu'entretient, d'une manière fort déroutante, le texte pongien,

dans l'espace même du poème comme en marge des œuvres proprement poétiques, peut paraître une entreprise artificielle, voire négatrice de la plénitude de l'œuvre; c'est pourtant permettre une lecture particulièrement éclairante puisque la pensée, chez Ponge, constitue ce lieu privilégié où, certes, la poésie ne se fabrique pas mais où elle s'interroge, se pense, se conçoit. Sans cesse, au travers du texte, la pensée émerge d'une profonde volonté de justification qui a trait à l'importance ou plutôt à l'urgence d'une certaine poésie et au rôle qui doit lui être assigné; cette urgence étant le parti pris des choses et ce rôle, la nécessité de sortir l'homme du «manège» pour le faire renaître en vue d'une «réconciliation».

Pour bien cerner l'importance de cette pensée et les mouvements qui lui donnent vie, pour en dégager la cohérence, il faut d'abord en marquer l'origine. Qu'est-ce qui préside à cette valorisation systématique des objets du monde extérieur? Il semble que le désir pongien naisse d'une sorte de volonté négative :

Mon premier mobile fut sans doute le dégoût de ce qu'on nous oblige à penser et à dire, de ce à quoi notre nature d'homme nous force à prendre part... (Pro¹, 162).

Ainsi, avant de poser le pourquoi de cette écriture des choses et de rendre compte du poids moral dont se charge la réponse pongienne, convient-il d'en appeler à cette autre interrogation : contre quoi écrire les choses?

Contre le parti pris de l'homme

Écrire le parti pris des choses, c'est d'abord et avant tout dénoncer le parti pris de l'homme. La première offensive portera donc sur les paroles qui le véhiculent, paroles prémastiquées et abondamment digérées, contaminées par des salives étrangères, «étant donné les habitudes que dans tant de bouches infectes, elles ont contractées» (Pro, 163). Que le poète entretienne une telle haine pour ces bouches qui les ont prononcées, voilà le signe évident d'un «dégoût» de cette «idéologie patheuse» qu'elles caressent «sous prétexte de rester fidèle à l'homme, à l'humain...» (Méth, 260). Le poète, comme on sait, y voit un «manège» (Pro, 173). L'homme devient cette force centrifuge où tourne, sans avancer et toujours dans le même sens, une parole trop fidèle d'une part aux

¹ Les abréviations suivantes sont adoptées : Pro *Proèmes*, Méth *Méthodes*, P *le Parti pris des choses*, Pe *Pieces*, RdE *la Rage de l'expression*, Coll *Colloque de Cersy* sur Ponge. Les éditions sont celles des collections de poche quand celles-ci existent.

sentiments centrés sur l'humain et d'autre part aux idées (Méth, 196-197) En effet, des épanchements lyriques, il résulte dans la vieille écriture «un sanglot esthétique», «un ronron» (Méth, 263), c'est-à-dire un arrangement des choses qui nous endort et qui est le legs de tout anthropocentrisme Du goût pour les idées vient cette fâcheuse tendance à «chercher la vérité» et à l'installer à «la conclusion d'un système» (Méth, 264) par, cette fois, un autre arrangement, celui par lequel les mots, neutres en eux-mêmes, s'enflent tout à coup et «cela se transforme en idées [] c'est une sale histoire » (Méth, 238) Être dans «le manège», c'est donc s'installer au creux de ce mouvement qui, des mots à la dogmatisation de leurs sens dans des systèmes, conduit à une prétendue vérité et, en y conduisant, amène inévitablement la «catastrophe» (Méth, 204) Cette catastrophe rend ainsi légitime notre propension aux épanchements lyriques L'art en effet, tout comme le sommeil, nous fait exulter Le cercle est donc bouclé et «le manège» tourne

C'est tout l'humanisme judéo-chrétien qui se trouve ici attaqué Parole où se dogmatisent les sens, parole comme séduction (Platon) mais aussi comme consolation (Nietzsche), voilà ce à quoi nous devons résister comme on résiste à tout absolu, à toute métaphysique Il s'agit de contrer cette dialectique de la dogmatisation que nous offre le devenir de l'humanité en remettant la raison à sa place

Le triomphe de la raison est justement de reconnaître qu'elle n'a pas à perdre son temps à de pareils exercices, qu'elle doit s'appliquer au relatif (P, 197)

On voit, chez Ponge, la trace de cette volonté proprement anarchique dans la méfiance chronique que suscite le sérieux de toute affirmation «Couper les ailes à la grandeur, à la beauté» (Méth, 267) car tout est une question de «prétention» ou de «modestie» (voir l'occurrence de ce mot chez Ponge) D'où l'importance de la conférence (*la Tentative orale* par exemple) pour la parole idéologique et théorique le langage oral s'avère en effet le meilleur moyen de contrecarrer la trop grande «assurance» de ce qui est donné par écrit (Méth, 259)

Résister au dogmatique, au manifeste pour que la parole dénonciatrice soit irrécupérable et inutilisable par quelque pouvoir que ce soit (le pouvoir de la critique littéraire entre autres)², enfin

2 «Mais, ce qui est important, c'est que l'occultation dont il (Ponge) a été l'objet, à travers des contresens, me paraît bien être la conséquence de son souci constant à récuser toute espèce de dogmatisation des valeurs», note fort justement Jean Tortel (Coll, 26)

«s'appliquer au relatif» pour désamorcer le parti pris de l'homme tel qu'il a été vécu jusqu'ici, voilà ce sur quoi s'articule tout le parti pris des choses

Pour le parti pris des choses

«Pas de philosophie, pas de vérité mais d'autres choses» (Méth, 264) dit le poète. Pour se libérer des dangers de la pensée où pointe toujours, par le maniement des idées, un absolu quelconque, pour sortir du «manège», il nous faut «ne prétendre qu'à ce qui se trouve objectivement réalisé» (Méth, 259), c'est-à-dire s'attacher à ce qui n'est justement pas la pensée, à ce qui y résiste — la matérialité, celle du monde extérieur et celle de l'écriture qui doit en rendre compte. La chose résiste — «je chercherai la résistance à l'homme, la résistance que sa pensée claire rencontre» (Méth, 266) — elle ne répond pas, elle se tait — «le monde muet est notre seule patrie» — elle permet de «parler contre les paroles» (Pro, 163), celles-là mêmes qu'on nous impose, puisqu'elle est visée par une parole libérée des liens sentimentaux et anthropocentristes qu'entretient avec l'objet la vieille écriture. La chose, avec son poids de matière, dans l'évidence de sa matérialité, voilà le «sujet impossible» (Méth, 266), vierge de commentaires sur lui-même et vierge de pensées. Le poète peut s'y appuyer sans risquer la dogmatisation. Loin de hiérarchiser le monde des objets, il s'agit plutôt de déhiérarchiser l'homme en rendant justice à l'objet. Si, devant moi, tout est digne de considération (Méth, 206), comment peuvent naître les dogmes? L'écriture a donc choisi la chose pour échapper à la parole trop humaine et à l'inévitable volonté dogmatisante qui la caractérise.

En fait, c'est l'écriture qui s'est choisie elle-même à travers la chose car elle présente les mêmes qualités qu'elle. N'est-elle pas, en effet, le rachat, pour Ponge, des bavures de la conversation? Face à la parole, ne se définit-elle pas comme la chose, par son mutisme? Liée de par ses qualités à ce qu'elle fait vivre, l'écriture peut aisément se placer «du point de vue» de la chose en tentant d'en exprimer le «caractère muet». Elle se doit d'en assumer le silence en un lieu utopique (Ponge reconnaît son impossibilité) cette «nuit du logos», ces «racines où se confondent les choses et les formulations» (Méth, 205). L'objet se retrouvera alors dans l'«épaisseur» du texte. «Le langage», dit Merleau-Ponty³, réalise en brisant le silence ce que le silence voulait et n'obtenait pas. Le silence continue d'envelopper le langage». Du point de vue de la chose, ce

silence, c'est en quelque sorte son langage, son vouloir dire, sa «rage», rage justement parce qu'elle veut parler mais reste silencieuse, rage silencieuse qui, en traversant l'écriture, se transmute en «rage de l'expression». En mimant la chose non seulement par son caractère silencieux mais par toutes ses qualités, l'écriture sera comme l'absolue présence de la chose, comme sa «netteté», «claire», «impersonnelle», «ferme», «autoritaire» et, tout à la fois comme cette même chose mais inaccessible et muette, «ambiguë», «épaisse», «folle», «confuse». Netteté et propreté dans sa surface-signifiant? — ambiguïté dans sa profondeur-signifié? — , telles sont les qualités de l'«expression».

L'écriture, en assumant le silence de la chose, échappe finalement aux bavardages d'un sens unique car l'être de la chose, contrairement à son paraître, est trop profond et inconnaissable pour renvoyer un seul sens. Le silence essentiel de la chose conduit, au sein de l'écriture qui en assume les qualités, à un silence du sens. Il s'agit donc de mimer l'objet dans son être même pour qu'en le mimant, l'écriture, comme lui, ne propose rien sinon son absolue présence, sa netteté et tout en même temps son absolu mystère, pour qu'elle ne sollicite pas notre conviction, pour qu'enfin et surtout les sens ne s'y dogmatisent pas, c'est-à-dire ne deviennent ni valeur, ni autorité. Le fonctionnement de l'écriture poétique, pour Ponge, doit tendre à interdire l'autorité d'un sens unique. La résistance à la dogmatisation se lit en fait au creux des mots⁴. Cette résistance est d'autant plus réalisable pour le poète qu'avant de jouer avec des significations comme le philosophe, il utilise justement des mots et, avec les mots et leur épaisseur, «nulle conséquences» (Méth, 201), à condition bien entendu que l'on saisisse «l'expression avant qu'elle se transforme en pensée» (Méth, 266) comme si la chose ne pouvait s'ex-primer que d'abord en s'im-pri-mant dans la matérialité d'un texte avant d'être recouverte de sens :

Le poète ne doit jamais proposer une pensée mais un objet, c'est-à-dire que même à la pensée, il doit faire prendre une pose d'objet (Pro, 174).

Si, par ailleurs, cette hantise de récupérer le monde dans le dogme se joint à une méfiance envers toute esthétisation, c'est en

4. Cette volonté théorique du «penseur» est inscrite dans l'écriture poétique du poète puisqu'il y a fragmentation, éclatement, redoublement du sens comme l'ont montré, dans le *Colloque de Cerisy*, les analyses de Riffaterre, de Farasse, de Allen et de Adam.

fait parce que le «ronron» et son cortège de sentiments, tout «le magma analogique brut» (Méth, 42) et les épanchements lyriques, enfin cette impudente projection du moi dans l'extériorité découle, comme les systèmes dogmatiques, d'un arrangement du réel qui en nie la «complexité», la «variété». À l'unité, qualité de la pensée synthétique, le poète doit opposer la «variété» (Méth, 260); au lyrisme de l'imagination désirant opposer l'imagination des objets et de la nature (Pro, 199); à la variété et à l'imagination des choses doit répondre la variété des techniques, c'est-à-dire une «rhétorique par objet», une rhétorique pratique par poème (Pro, 167), non seulement pour que la spécificité du poème reflète celle de l'objet mais aussi pour que le texte résiste aux a priori théoriques d'une rhétorique trop extérieure qui, par cela même, lui proposerait encore une fois un cadre trop dogmatique.

Finalement, voilà comment, en voulant «réaliser l'amour physique des mots et des choses» (*la Fabrique du pré*, 25) dans le lit du texte, le poète tente d'abolir «immédiatement les valeurs, en chaque œuvre (et en chaque technique), dans le moment même que nous les découvrons, élaborons, élucidons, raffinons» (Méth, 204). Ponge parce que antipoète et antiphilosophie récuse ainsi tout l'humanisme occidental et ce, un peu à la manière de Nietzsche, «à coup de marteau» :

Allons! cherchez-moi quelque chose de plus révolutionnaire qu'un objet, une meilleure bombe que ce mégot... (Méth, 266).

L'entreprise pongienne ne serait-elle que négativité? En fait, si l'action contemplative du poète trouve sa force première dans la résistance à un certain parti pris de l'homme, si elle veut en finir avec l'humanisme qui le véhicule, si, en optant pour la matérialité, elle cherche à s'en délivrer, c'est qu'elle a pour projet fondamental de nous rapprocher d'une future «réconciliation» en nous proposant une morale, c'est-à-dire «un art de vivre» (Coll, 62).

Pour une morale de la réconciliation

Supposons en effet que l'homme, las d'être considéré comme un esprit (à convaincre) ou comme un cœur (à troubler), se conçoive un beau jour ce qu'il est quelque chose après tout de plus matériel et de plus opaque, de plus dense, de mieux lié au monde, et de plus lourd à déplacer (de plus difficile à mobiliser) enfin non plus tellement le lieu où idées et sentiments

prennent naissance que celui — beaucoup moins aisément (serait ce par lui même) violable — ou les sentiments se confondent et ou se détruisent les idées. Il n'en faudrait pas plus pour que tout change et que la réconciliation de l'homme avec le monde naisse de cette nouvelle prétention (Méth, 199)

En condamnant d'une part l'homme théorique comme celui qui met la vie en accusation par l'idée en répondant aux tendances dominatrices de l'esprit, et d'autre part l'homme du sentiment comme celui qui déprécie la vie en s'attachant aux sentiments flatteurs et masochistes de la mauvaise conscience — «rien de désespérant, rien qui flatte le masochisme» (Pro, 186) —, Ponge, à la suite de Nietzsche, rend responsable l'humanisme traditionnel de notre rupture avec le monde. Pour raturer cette rupture et «nourrir l'esprit de l'homme en l'abouchant au cosmos» (Méth, 205), le poète doit une fois pour toute évacuer ce vieux humanisme et, comme on l'a vu, valoriser ce qui seul permet cette évacuation : la matérialité du texte et de l'objet qui s'y lit. C'est ici que le recours à la matérialité prend tout son sens car, si la poésie s'y accroche, c'est par nécessité d'équilibre, pour éviter «de vertige», «au bord du précipice» que l'esprit s'évertue à creuser entre nous et le monde sensible.

On peut, par le moyen de l'art, refermer un caillou, on ne peut pas refermer le grand trou métaphysique (Méth, 253)

La matière, en nous sauvant du «grand trou», en prenant racine en nous est dès lors rédemptrice «la rédemption des choses dans l'esprit de l'homme» (RdE, 161) amènera en effet la rédemption de l'homme par les choses.

La naissance au monde humain des choses les plus simples, leur prise de possession par l'esprit de l'homme, l'acquisition des qualités correspondantes — un monde nouveau où les hommes, à la fois, et les choses connaîtront des rapports harmonieux voilà mon but poétique et politique (RdE, 161-162)

Même s'il y a volonté rédemptrice, le désir pongien échappe au travail du négatif dénoncé dans l'humanisme traditionnel puisque, ce qui est visé par cette rédemption, ce n'est pas le monde sensible — il se justifie par lui-même chez le poète et donc ne demande pas rachat — mais bien plutôt la parole esthétisante ou philosophique qui l'a toujours nié ou dénigré. La poésie, tout au contraire, est à l'écoute du monde car «l'objet n'a aucun devoir vis-à-vis de moi, c'est moi qui ai tous les devoirs à son égard» (RdE, 10)

C'est donc là que s'ancre la morale pongienne, dans cette patiente ouverture aux leçons de la chose dont la poésie, par les bonheurs de la rhétorique, doit se faire le miroir. Cependant, «on ne peut rien faire passer d'un monde à l'autre» (Méth, 283), «l'épaisseur» de l'objet, sa consistance, sa réalité sensible doit être rendue par l'«épaisseur» du texte. C'est dans cette pâte de l'écriture que la réalité s'imprime et que, pour nous, elle s'exprime. L'expression, soutenue par une rhétorique spécifique, exprime le monde et, en l'exprimant, nous y associe plus étroitement. De l'expression, naît alors la jouissance : chose qui jouit parce qu'elle exprime son silence, texte qui jouit parce qu'il prend naissance dans l'expression, lecteur qui jouit parce qu'il rencontre une expression et, au creux même de cette expérience, ex-pression du monde qui nous presse à jouir avec lui, tel pourrait bien être le fonctionnement de «l'objeu», cette mise en branle, au sein de l'écriture pongienne, d'une morale de la jouissance qui constitue en fait, comme l'a noté Jean Tortel, «une morale de l'expression»⁵ où nous sommes invités à enfin jouir par, dans et avec le monde sensible.

En nous conviant au repas de Dyonisos, cette «rage de l'expression» est en fait rage d'une nouvelle parole, celle qui se charge de nommer originellement les choses pour qu'elles ne se confondent plus avec leurs désignations habituelles : «Ô draperie de mots [...] enfin vous élever à une condition plus noble que celle de simples désignations» (Pro, 127) crie le poète. Si l'humanisme traditionnel a créé au cours de son évolution la scission entre les choses et les mots, c'est bien parce que la réalité, comme l'a montré Michel Foucault⁶, tend à se confondre avec sa désignation. Les choses n'étant plus marquées par leurs désignations dans les mots, l'écriture et le monde ne se ressemblent plus; le poète se doit de reconquérir la ressemblance et, dès lors, on comprend pourquoi il s'attache aux mots eux-mêmes plutôt qu'à leur valeur de signe (Pro, 128). Pour ce faire, il s'agit de trouver une parole où la réalité serait prise mais où elle ne se diluerait plus dans ce qui la désigne, où elle resterait intacte dans l'évidence de son expression matérielle, c'est-à-dire finalement dans l'expression poétique qui en fabrique la ressemblance. Voilà pourquoi «fonder sa propre rhétorique est une œuvre de salut public» (Pro, 157) puisqu'elle peut réaliser cette fabrication poétique où, et c'est là qu'elle peut être salutaire, le monde sensible se rétablit dans son poids de réalité.

5. J. Tortel, «Francis Ponge et la morale de l'expression», dans *Critique*, juin 1962.

6. M. Foucault, *les Mots et les choses*, Gallimard, 1966.

La rhétorique fonde ainsi une parole originaire où le monde n'est pas encore trahi par le jeu des significations, où le poète «peut se replacer au moment où les significations ne sont pas des significations, où il parle à nouveau... comme a parlé le premier homme» (Coll, 38). Si, dans cet espoir, le désir pongien semble céder à la nostalgie, c'est-à-dire à la négation de l'instant et de la jouissance qui l'accompagne, c'est pourtant par souci de mettre debout un homme nouveau délivré justement de ces pouvoirs négateurs de la nostalgie ou, ce qui revient au même, de la métaphysique :

L'homme nouveau n'aura cure... du problème ontologique ou métaphysique. [...] Il n'aura pas d'espoir, mais n'aura pas de souci (Pro, 185).

L'homme nouveau, dans une pleine autonomie, se suffira donc à lui-même; il ne se prostituera plus dans les théories et les sentiments sécurisants, il ne se laissera plus manipuler par tout ce qui lui est extérieur car il aura «le dégoût des autres» (Pro, 157) en lui-même. Cet homme-là pourra «réintégrer l'idée de Dieu à l'idée de l'homme et simplement vivre» (Pro, 216), sans avoir rien demandé, sans avoir cherché la vérité mais l'ayant trouvée dans son lit (Méth, 264). Cet homme sera l'homme de «l'objet» dont la parole, comme «le fonctionnement verbal, sans aucun coefficient laudatif ni péjoratif» (Pe, 147), atteindra, pour «finir dans l'ambiguïté hautement dédaigneuse, ironique et tonique à la fois» (Pe, 147), «une magnification sans illusion» (*Pour un Malherbe*, 309). Le poète, par cette parole aux accents si nietzschéens, nous invite à résister à toute «nostalgie d'absolu» (Pro, 181), enfin à jouir dans la pleine acceptation du réel.

La pratique de la poésie établit ainsi l'acte de naissance d'une nouvelle parole et d'un nouvel homme : cette naissance — «il ne s'agit pas tant de connaître que de naître» (Pro, 160) — la poésie peut aisément en assumer le mouvement, en épouser la volonté car n'est-elle pas elle-même «la naissance (ou résurrection), la création métabolique (la poésie)» (Pro, 192). Si la poésie est autant créatrice que création, le poète, lui, doit être à son image un créateur, «comme si l'on était Dieu [...] : voilà comment être véritablement un homme» (Pro, 183).

Ce qui est finalement visé, chez Ponge, ce n'est rien d'autre que la création d'une sorte de nouvel humanisme, rendu possible par l'écroulement des valeurs négatrices du vieil humanisme grâce aux bonheurs d'une matérialité retrouvée et réintégrée à l'homme.

Pour un nouvel humanisme

À la question du pourquoi des choses, chez Ponge, nous aboutissons donc à deux réponses antithétiques qui, en fait, s'interpénètrent constamment au sein du texte. Toute l'action contemplative pongienne s'appuie d'une part sur une vigoureuse condamnation de l'homme théorique et lyrique traîné par l'humanisme traditionnel et d'autre part sur la volonté de faire naître une parole et un homme nouveau. De ces deux mouvements dialectiques marqués et par le rejet d'un certain homme et par l'avènement d'un nouvel homme, se lit, chez Ponge, ce qu'il advient du sujet.

En fait, puisque, chez le poète, «tout n'est que paroles» (Pro, 163), tout se joue alors au sein de l'écriture. L'écriture est esprit en cela qu'elle est reliée à l'homme par l'exercice de la parole et, tout à la fois, objet parce qu'elle est matérialité. Ponge définit cette dualité de l'écriture en des termes antithétiques : «esprit»/«matière», «connaissance»/«expression», «ferme»/«ambigu», «abstrait»/«concret», etc. L'écriture constitue ainsi le terrain idéal où le sujet et l'objet peuvent se réconcilier. Elle se définit par une interpénétration des qualités respectives du sujet et de l'objet. Le sujet, d'abord évacué par le rejet de l'humanisme traditionnel, est en fait, au même moment réintégré par le travail sur la matérialité au sein de l'écriture, non pas celle du moi lyrique mais bien celle où peuvent se lire les objets du monde extérieur. « il suffit peut-être de nommer quoi que ce soit — d'une certaine manière — pour exprimer tout de l'homme » (Méth, 232).

Le sujet, on le voit, n'est en réalité jamais évacué. Il subit simplement l'itinéraire d'une volonté poétique qui lui fait suivre le chemin de la matérialité. Il se renvoie à lui-même non plus par lui-même mais par le monde des objets. Il prend un détour obligatoire pour se faire nettoyer, se faire décrasser d'une «sue» dont l'a recouvert l'homme théorique et lyrique. L'objet est vierge, seule sa virginité peut redonner au sujet son lustre. Toute l'entreprise pongienne est une vaste entreprise de nettoyage. À cet égard, le savon est l'objet exemplaire, non seulement parce qu'il constitue l'instrument d'un nettoyage — «pour ta toilette intellectuelle, lecteur, voici un texte sur le savon» (*le Savon*, 29) — mais aussi et surtout parce qu'il possède des vertus que la parole doit lui envier : «quelque chose à la fois qui se déploie, se développe et qui se perde, s'exténue dans le même temps» (*le Savon*, 29), cette façon de

7 Il y a chez Ponge une préférence évidente — comme l'ont soulignée Riffa terre et Tortel dans le *Colloque de Cersy* pour un lexique du lavage (40)

«s'abolir» dans le moment même que nous l'utilisons comme s'il ne pouvait pas s'instituer, comme si l'entrée du «manège» lui était interdite. De ce lavage par l'objet, émerge donc un nouveau sujet, reflet en fait d'un nouvel humanisme où l'homme, débarrassé de la saleté accumulée dans le «manège» peut enfin se définir par les vertus des escargots :

Rien d'extérieur à eux, à leur nécessité, à leur besoin n'est leur œuvre [...] Ainsi tracent-ils aux hommes leur devoir [...] accepte-toi tel que tu es. En accord avec tes vices. En proportion avec ta mesure. Mais quelle est la notion propre de l'homme : la parole et la morale. L'humanisme (P, 54-55).

Faut-il appeler ce détour par le monde sensible une entreprise matérialiste? Le fait de récuser l'humanisme traditionnel par le parti pris des choses ne fonde pas nécessairement le désir pongien sur une volonté matérialiste telle qu'elle se définit chez ceux qui s'en réclament (pensons ici à Sollers dont les *Entretiens*⁸ avec Ponge sont à cet égard des plus significatifs). Tout au plus, le poète aime se rattacher au matérialisme des présocratiques et ce, pour les raisons de son «occultation systématique» (Coll, 62-63). Faut-il alors voir, dans cette étonnante résurgence de la parole et de la morale, un spiritualisme renaissant? En définitive, matérialisme et spiritualisme constituent des concepts trop rabâchés et surtout trop anthétiques dans la conscience judéo-chrétienne pour pouvoir s'ajuster à une pensée aussi singulière et aussi indépendante que celle de Ponge. Les vieux concepts ne peuvent tenir devant une pensée dont le but premier est justement de les évacuer. Bien au-delà de ces notions, il y a finalement chez Ponge une tentative remarquablement bien formulée de jeter les bases d'un nouvel humanisme si l'on entend par là cependant l'urgent besoin, sans cesse ressassé dans l'écriture, de faire coïncider dans la joie l'homme et le monde qui l'entoure.

Pensée et poésie

Le tort de toute doctrine de la délivrance est de supprimer la poésie, climat de l'inachevé Le poète se trahirait s'il aspirait à se sauver Le salut est la mort du chant, la négation de l'art La poésie a, comme la vie, l'excuse de ne rien prouver⁹

En voulant briser toute volonté nostalgique, en nous invitant à vivre en adhérant au monde, la pensée se trouve prise à son propre piège, dans cette contradiction inhérente aux pouvoirs de la parole

8 *Entretiens de Francis Ponge avec Philippe Sollers*, Gallimard, Seuil, 1970

9 E M Cioran, *Précis de décomposition*, Gallimard, «Idées», 1949, p 41

où, en affirmant qu'il ne faut pas affirmer, on affirme encore. Le fait de désarticuler tout pouvoir entretient encore, si mince soit-il, un pouvoir. Une pensée de la non pensée s'énonce encore dans une pensée

Mais Ponge n'est-il pas d'abord et avant tout poète? La pensée est, chez lui, une faiblesse, un mal dont il se défend toujours (Méth, 9) mais auquel il ne peut renoncer. Dans un face à face ininterrompu et provocateur avec cette contradiction, règne, souveraine, une écriture poétique. Semblable à ce qu'elle fait vivre, l'objet, et donc de par ses qualités mêmes, cette écriture ne se veut rien d'autre que sa propre évidence, cette mécanique où, sans risque de nous perdre, «les significations (sont) bouclées à double tour» (Pe, 137). Elle tente par là d'assumer le rêve de la pensée qui la conçoit. Elle permet à la volonté morale du poète de ne pas se trahir elle-même. Elle en garantit une fidèle incarnation puisque au travers de la parole idéologique et théorique veille un univers poétique dont le poids de matière retient sans cesse une pensée prête à dominer en s'engloutissant dans cela même qu'elle dénonce. La poésie, en ayant aussi pour tâche de brouiller la pensée du poète et de lui éviter «le manège», en sort grandie. Le penseur donne ici toute sa raison d'être, tout son sens au poète. La pensée ne fait qu'accuser d'avantage la nécessité de la poésie. C'est pourquoi l'inévitable pensée qui s'édifie au travers du texte pongien permet, on le voit, non seulement par ce qu'elle nous dit mais aussi par sa seule présence, de mieux éclairer la réelle portée, le sens le plus intime de la poésie qui nous est offerte. Être le poète car telle est finalement l'unique et ultime proposition pongienne, à la suite de celles de Rimbaud et de Lautréamont, pour se garder des désastreux pouvoirs de la pensée, de la parole qui l'édifie, pour résister aux mortelles séductions du langage et, ainsi, garantir une future «réconciliation» avec le cosmos.